

Anton Bruckner, ou l'ascension opiniâtre du petit maître d'école jusque vers les plus hautes destinées, grâce à une foi indéfectible dans la musique et une probité absolue à l'égard de son art. Ou, quand les flèches de ses cathédrales sonores se fondent dans le ciel.

« Bruckner ? Bruckner ? Où est-il ? Où vit-il ? Que sait-il faire ? Tel est le genre de questions qui circulent à Vienne. Si le hasard veut que l'on tombe sur des personnes à qui le nom n'est pas étranger, l'un se rappellera effectivement que Bruckner est un professeur de composition musicale ; un autre ajoutera qu'il est un virtuose de l'orgue. Un quatrième vous dira qu'il le croit, un cinquième qu'il en est sûr, et un sixième qu'il est prêt à le jurer. »

Hugo Wolf - compositeur - dans son Plaidoyer pour Bruckner publié le 28 Décembre 1884 - Wiener Salon Blatt.

Anton, fils d'un pauvre instituteur, organiste à l'église, chantre, violoneux à l'occasion, et d'une ménagère accomplie, pleine d'énergie, d'humilité et de piété, qui mettra au monde onze enfants, un par an ou presque, en perdra six, et dans la foulée, le mari, mort de fatigue, d'épuisement, et d'abus d'alcool. Donc, le premier de la fratrie sera, à treize ans, confié à l'abbaye de Saint-Florian toute proche, pendant que sa mère et quatre sœurs rescapées déménageront à l'aide d'un modeste chariot jusqu'à la banlieue de Linz, expulsées de leur modeste appartement.

Saint-Florian, nouveau foyer, havre de paix et de sécurité, qui marquera d'une indélébile empreinte l'adolescent, le futur maître d'école. Il y cultivera sa foi définitive, y portera au sommet sa spiritualité, et aura pour dernier vœu d'y séjourner pour toujours.

Et puis il y a Richard Wagner, musicien vénéré, son « Dieu musical ». 1881-83, Bruckner va être littéralement imprégné par l'orchestration de *Parsifal*. Il assiste fin juillet 1882 à Bayreuth à une représentation. Son émotion fut telle qu'il ne cessera d'improviser à l'orgue sur le dernier opéra de son mystique Maître, opéra qu'il ira réentendre une dizaine de fois par la suite.

Il y a aussi Wagner, mais le personnage Wagner. Qu'il le sache malade et doive envisager sa mort prochaine l'accable et ne sera sûrement pas sans influencer fortement la composition en gestation de l'*Adagio* de la 7e. Le choc sera rude quand le 13 Février 1883 s'éteint, à Venise, le protégé du jeune Louis II de Bavière.

Au bilan, un homme frustré, peu cultivé sur un plan général, mal à l'aise, non impliqué politiquement, ni Casanova, piètre Don Juan, pusillanime, atteint du trouble du dénombrement, obséquieux sans discernement, angoissé permanent, adorateur de cadavres ! etc ... L'homme a les pieds bien calés au sol mais les yeux tournés vers la Lumière, d'où ces fulgurances orchestrales dans toutes ses symphonies. Pétri de doute, l'instituteur mettra longtemps avant de se reconnaître quelque talent de compositeur, et se laissera ainsi manipuler par les gourous de l'époque, les Hanslik, Richter et autres chefs d'orchestre ou critiques, ou éditeurs.

Alors il remanie notre « ménestrel de Dieu ». Ce seront « révisions », « remontures » sous la pression de ses « amis » et même de ses « élèves », enthousiastes ? ou peu scrupuleux ? Pour certaines des symphonies, les versions sont multiples, mais heureusement, nous devons à quelques chefs parmi les plus grands du siècle dernier (XXe) - d'avoir rendu justice au plus humble et au plus humain des compositeurs du XIXe. Ce sont eux qui ont sorti de l'ombre les partitions de ce mystique inspiré, qui ont lutté de toutes leurs forces pour la reconnaissance d'un art singulier, puissant. Pauvre Anton ! « *Ne cherche pas Dieu ailleurs, il est en toi* ». Mais comment aurait-il pu écrire s'il avait dû chercher Dieu ? Car pour écrire de telles partitions, sûr qu'il l'avait trouvé, mais l'ignorait. Se considérant « comme un petit rien du tout » il ne pouvait intégrer une telle pensée et pourtant l'écoute de la 4e, comme des 5e ou 7e ou 8e et enfin cette 9e, l'ultime... nous prouve que l'homme n'est à aucun moment, au départ, pris par le doute. Seul, son entourage l'aura longtemps desservi, hélas pour lui de son vivant, tant mieux pour des générations à venir. « *J'écris comme il plaît au Bon Dieu.* ». On l'en remercie.

N°0, N°00, c'est bien la numérotation des premières symphonies d'Anton, des « pêchés de jeunesse », si l'on peut dire car il a finalement commencé à créer au moment où d'autres font déjà le bilan, ou sont morts. Sa hantise d'appeler la première n°1 n'empêche pas des éditeurs et des chefs de s'intéresser bien après sa mort aux deux essais que sont les symphonies en *fa mineur* et *ré mineur*. Il persiste toujours un imbroglio entre les deux sur, leur appellation, leur date de création, les indications vraies, ou rajoutées, ou falsifiées : sachez qu'elles existent, qu'on y voit plus clair dans leur historique, que le bout du tunnel est en vue et qu'elles ont été enregistrées, mais si peu !

Sachez aussi que si l'on retient Neuf Symphonies - tiens donc, encore neuf - c'est bien une trentaine de partitions dans lesquelles il faut aller « piocher » et à ce niveau personne encore n'a de certitudes sur ce qui est véritablement et uniquement de la main d'Anton Bruckner. Un de ses manipulateurs vous expliquerait avoir « corrigé des erreurs ostensibles », clarifié « la notation

insuffisante des tempi », intercalé « des signes d'expression et de nuances » comme « marquer forte pour les cuivres et les timbales quand le reste joue fortissimo afin d'éviter des déséquilibres », etc ... Peu importe, et plongeons-nous dans « la cathédrale » livrée ce soir.

Avis sur Anton Bruckner

« Il ne semble pas que les réticences qu'éprouvait et qu'éprouve peut-être encore le public français envers Bruckner soient entièrement imputables à l'ignorance, à la paresse, voire au chauvinisme. Il existe - c'est indéniable - un "cas Bruckner" (...) Si Debussy déçoit ceux qui en attendent un quelconque "message", Bruckner doit décevoir ceux qui au contraire, ne sont pas prêts à recevoir le sien, n'abordant pas sa musique dans un esprit de recueillement suffisant, pour ne pas dire quasiment religieux. {Osons-le, le public de 2022 des salles de concert a bien évolué vers Bruckner}

La mesure, la retenue, la pudeur sont certes des vertus esthétiques. Mais elles ne sauraient s'ériger en critères absolus, ni exclure la passion, la violence, voire la démesure là où celles-ci sont dictées par une nécessité intérieure. Le caractère "colossal" des symphonies de Bruckner peut déconcerter à première vue, et provoquer de fâcheuses analogies avec une certaine architecture germanique, décriées à juste titre. Il ne correspond pas moins à un message très précis (...).

Si le modèle technique (de sa musique) était incontestablement Wagner, son modèle spirituel la rattache directement à Beethoven, plus précisément au Beethoven de la dernière manière.

C'est dans les dernières sonates et les derniers quatuors que l'on trouve ces méditations, ces prières prolongées, cet élargissement des formes traditionnelles qui ont manifestement inspiré les grandes symphonies de Bruckner. Ce dernier est le seul à avoir vraiment assimilé, et perpétué pour les générations futures, le message essentiel du dernier Beethoven, et c'est pourquoi Wagner a pu le saluer comme le seul digne héritier de celui-ci. »

Extrait de, Personnalité musicale de l'Autriche par Gustave Kars (1960, revu en 1975) dans la Revue Musicale n°298-299.

« J'ai mis longtemps, non seulement pour reconnaître les arcs grandioses de l'architecture des œuvres de Bruckner, mais aussi pour arriver à les interpréter. Ce qui m'émeut d'une manière presque "irréelle" c'est le reflet d'un ordre cosmique. » Günter Wand (1912-2002), chef d'orchestre